

Review Article

Federico Corriente
University of Zaragoza

À propos des étymologies des mots de l'arabe moderne (Compte-rendu en quelque détail) par F. Corriente

Un fait curieux et même étrange, justement relevé par J.C. Rolland dans les premières lignes de l'introduction de son ouvrage,¹ c'est la rareté, presque absence totale des recherches étymologiques systématiques sur le lexique de la langue sémitique mieux connue et sous plusieurs rapports plus importante, c'est-à-dire, l'arabe, jusqu'au point qu'il faut souvent utiliser les ouvrages homologues sur l'hébreu, le guèze, l'accadien ou l'ougaritique à fin d'y trouver des informations sur le parentage sémitique ou non sémitique des mots arabes qui ont, parfois et néanmoins, été empruntés par les grandes langues européennes de la culture occidentale. On ne peut qu'être d'accord avec l'avis de notre collègue, lorsqu'il dit que «l'étymologie de la langue arabe n'est qu'aux balbutiements», car nous ne comptons en somme dans ce domaine que sur quelques constatations isolées sur l'origine persane, égyptienne, grecque, araméenne, etc. de quelques mots arabes, trop loin hélas de constituer un dictionnaire étymologique de cette langue.

Les motifs d'une telle situation sont assez évidents, parmi lesquels, l'étendue extraordinaire du lexique arabe, la longue préhistoire d'une langue ayant cohabité pendant quelques milléniums, quoique sans témoins littéraires, avec d'autres si importants comme l'égyptien et le persan dans une aire géographique pas petite, mais assez bien délimitée et, il faut l'avouer, une notion, partagée

¹ *Étymologie arabe. Dictionnaire des mots de l'arabe moderne d'origine non sémitique*; Paris, L'Asiathèque, 2015.

par les linguistes natifs et occidentaux, de que cette langue si prestigieuse et conservatrice, le véhicule de la révélation divine pour les uns, et le prototype du sémitique pour partie des autres, était une sorte de *sidratu l-muntahà* «lotus de la limite», où s'arrêterait la science des hommes et des anges, étant donc impossible et inutile de pousser les recherches linguistiques au-delà de ce point.

Cela nous permettrait d'affirmer dès aussitôt, sans aucune doute et même sans avoir encore lu son ouvrage, que J.C. Rolland est un homme vaillant, appartenant au petit parti de ceux qui ne sont pas découragés par les difficultés d'une entreprise énorme, ni détournés par les dangers d'une aventure des douteuses conséquences, où on ne peut pas s'atteindre à des collaborations très nécessaires à fin d'obtenir un succès total. Après l'avoir lu en détail et, ayant nous aussi bientôt défié le très sage dicton anglais «fools rush where angels fear treading», en écrivant plusieurs articles et quelques livres sur l'étymologie du lexique arabe, surtout andalou,² et des emprunts à cette langue dans celles de la Péninsule Ibérique, nous croyons être en mesure de signaler le succès des efforts de notre collègue dans maintes cas, ainsi que de le conseiller dans d'autres d'introduire quelques améliorations méthodologiques, ce qu'il pourrait avoir aisément fait s'il ne s'aurait trop pressé à convertir en livre sa thèse soutenue une année avant, à 2014.

Dans un ouvrage étymologique plus détaillé sur l'arabe andalou, que nous sommes en train d'achever,³ nous comptons profiter des recherches de J.C. Rolland ayant éclairci l'origine auparavant ignorée de quelques mots arabes, p.e., *izmīl*, du grec *σμῖλη*, *ḡuddād*, du persan *godad* «vêtement usé», *dukkān* «banc», du sumérien *daggan*, *rāhib* «moine», du pehlevi *rāh bān* «gardien de la voie», *ramakah* «jument», du pehlevi *ramgā*, *qabbān* «balance romaine», du latin *campāna*, etc. Ses additions des données tirées des langues indoeuropéennes et du sumérien sont particulièrement importantes, et il sera notre plaisir de reconnaître ces contributions si bienvenues à une tâche très compliquée.

Quant aux points faibles de cet ouvrage, pouvant être corrigés aisément dans une prochaine édition améliorée, on peut signaler:

1. Une bibliographie trop courte, avec omissions inexplicables comme les ouvrages classiques, mais encore irremplaçables, *Wörterbuch der ägyptischen Sprache* par Erman & Grapow et *Akkadisches Handwörterbuch*

² Entre nos "Apostillas de lexicografía hispanoárabe", dans les *Actas de las II Jornadas de cultura árabe e Islámica* (1980), Madrid 1985, 119–162, et *A Dictionary of Arabic and Allied Loanwords Spanish, Portuguese, Catalan, Galician and Kindred Dialects*, Leiden, Brill, 2008; 601 pp., ce qui inclue une contribution au Bulletin de SELEFA (Société d'Études lexicographiques et étymologiques françaises et arabes), si chère à nous tous, "Avec Federico Corriente à propos du vieux français *caff(f)re*, "lépreux", et de l'espagnol *gafo*", 11.3 (2007) 34–35.

³ Il sera le deuxième volume d'une *Encyclopédie linguistique d'Al-Andalus*, publiée par De Gruyter (Berlin–Boston) et dont le premier est déjà paru, rédigé en collaboration avec C. Pereira et Ángeles Vicente.

par von Soden, le *Thesaurus Syriacus* par Payne Smith, le *Lexicon linguae aethiopicae* par A. Dillmann, les glossaires du latin et grec médiévaux par Du Cange, au temps qu'on utilise d'autres sources peu autorisées comme le *Diccionario de la Lengua Española* (Real Academia Española de la Lengua, 1970),⁴ au lieu des dictionnaires étymologiques excellents pour le castillan et le catalan de J. Coromines.

2. Dans les cas des néologismes empruntés par l'arabe moderne aux langues européennes, notre collègue devrait peut-être avoir laissé quelque espace à l'hésitation, surtout entre l'anglais et le français, parfois aussi l'italien et l'espagnol. P.e., il est difficile de déterminer si des mots comme *aṭlas* «atlas», *uqlīdiyy* «euclidien», *akādāmiyyā* «académie», *akrīlik* «acrilique», etc., ont été empruntés au français ou à l'anglais, pendant que *a/ismant* «ciment» semble issu du fr., plutôt que de l'italien, langue préférable pourtant au français dans le cas de *karāfatta* «cravatte», tandis que *ḡākīta* «jaquette» et *qarabīna* «carabine» seraient issues de l'espagnol **chaqueta** et **carabina**), plutôt que du français, à cause de la phonétique. Cela au côté de cas très anciens de termes déjà utilisés à l'Âge Moyen, comme *abīqūryy* «épicurien» et *arḥabīl* «archipel» empruntés du grec, à travers les traductions syriaques, bien avant l'influence des langues européennes sur l'arabe dans les deux derniers siècles.
3. Notre collègue semble s'avoir soucié plus des origines reculées indoeuropéennes, où il arrive souvent et brillamment jusqu'aux racines préhistoriques, que dans le cas des étymologies plus anciennes de l'afro-asiatique ou chamito-sémitique. P.e., il ne mentionne pas le fait bien connu que l'aphérèse ayant produit l'arabe *usquf* «évêque», issu du grec ἐπίσκοπος, a été la conséquence de la métanalyse de l'article copte *pi+*, ou que le grec ὄβρυζα est probablement un emprunt à l'égyptien, décelé par le copte *abreč*, ou encore que le grec στοῖχος et le pehlevi *ōstīgān* n'ont pas abouti à l'arabe *istūquss* «élément» et *uṣṭuwānah* «cylindre», respectivement, sans la médiation du syriaque, ni le latin *tūbēra* aurait devenu *tirfās* «truffe» sans deux phases, bas-latine et berbère. Cette négligence des phases sémitiques

⁴ Cette édition n'avait pas outrepassé l'étage assez imparfait des additions et corrections fournies dans la première moitié du XX^e siècle par Asín Palacios, dont la compétence linguistique ne constituait pas sa meilleure contribution aux études arabes, une situation connue de la direction de cette institution à la fin du siècle. Par la suite, et envisageant une nouvelle édition, on nous demanda une mise-au-jour des étymologies arabes du DRAE, laquelle apparut dans le Bulletin de la RAE 76 (1996) 55–415, sous le titre «Hacia una revisión de los arabismos y otras voces con étimos del romance andalusí o lenguas medio-orientes en el Diccionario de la Real Academia Española», mais ne fut totalement utilisée par ses éditeurs, à différence du cas du *Diccionario de uso del español* de María Moliner, dont les éditeurs ont respecté religieusement nos annotations. Ce qui en fait la plus récente, si non la meilleure source d'information utilisable pour les emprunts arabes du castillan, au côté et même un peu au-delà des ouvrages de J. Coromines, puisque les arabisants espagnols et autrui s'ont peu soucié de ces études jusqu'à la portion finale du XX^e siècle.

de quelques emprunts peut annuler une hypothèse étymologique comme celle que Rolland propose pour l'arabe *fisqiyya* «réservoir», qu'il veut tirer du latin *vascūlum* «petit vase», en oubliant les témoins du syriaque *pesqīn* et rabbinique *pisqinot* et *psēqāh*, assez proches du latin *piscīna* «bassin, citerne, vivier» pour en confirmer cette origine. Du même, quant à *irbiyān* «écrevisse», emprunté par le persan et nullement en rapport avec les harpies grecques, il ne peut s'agir que d'une transposition, parallèle à celle du fr. «langouste» du pan-sémitique représenté par l'hb. *arbē*, oug. >*irby*< et ac. *erbū(m)*, tandis que *šanam* «idole» ne semble pas un emprunt au pehlevi, mais à l'accadien *šalmu(m)* «statue», et que *waraq* «feuillage» n'est pas aussi issu d'aucune langue iranienne, mais d'une racine témoinnée partout en sémitique, par l'ougaritique >*yrq*<, sudarabique épigraphique >*wrq*< et guèze *wārq* «or», hébreu *yārōq* «vert», araméen rabbinique et syriaque *yarqā* «herbe», et accadien (w)*arqu(m)* «vert; jaune». Pire que cela, lorsqu'il suggère pour l'arabe *muḥl* «levier» une origine dans l'égyptien **m.khl.t* «balance», avec un /l/ n'existant pas encore dans les phases anciennes de cette langue, cette graphie n'est qu'une corruption de >*mḥ3.t*<,⁵ dont l'évolution en copte *maše/i* et *mahe* n'appuie pas cette hypothèse-là.

4. Nous ne blâmerions pas notre collègue, après quelques expériences malheureuses avec la typographie antérieure et postérieure aux moyens informatiques, par quelques erreurs de cette sorte, p.e., les graphies **aser*, **stim* et **mzḥj* pour l'égyptien *isr*, *smty* et *msh* dans les entrées *aṭl* «tamaris», *iṭmid* «antimoine» et *timsāḥ* «crocodile», ou *(*pi*)*aīpia* pour le copte *pi-aīpia*, dans *aḡabiyya* «horloge». Cela affecte aussi parfois même les langues modernes, comme l'espagnol ***guyaba** (l. **guayaba**) et ***platina** (l. **platino**) dans les entrées *ḡuwāfa* «goyave» et *blātīn* «platine» et, pour l'arabe, il faut signaler que le nom natif du fleuve Tigre, *Diḡlah*, ne porte pas un article.
5. Dans nombre d'autres cas, cependant, nous ne pouvons pas accepter les étymologies suggérées par notre collègue, ce qui n'est pas surprenant, car une étymologie est toujours si bonne comme les témoins où elle s'appuie, jusqu'au moment où un nouveau témoin d'une autre hypothèse devient plus croyable.⁶ Le premier de ce cas alphabétiquement est *mūsā*

⁵ Voir Erman & Grapow II: 130.

⁶ Nous racontons à ce propos, l'anecdote de nos efforts pour établir l'étymologie de l'espagnol **ojalá** «plût à Dieu», évidemment arabe, mais ratée par les étymologistes, et que nous pensions avoir éclairci, lorsque nous trouvâmes dans le *Dīwān* d'Ibn Quzmān la phrase *law šā allāh*, acceptable dans la grammaire arabe et ayant eu course sans doute dans le dialecte andalou, pour découvrir ensuite qu'elle n'était qu'un remaniement populaire du classique *lā awḥaša llāh* «puisse Dieu ne (nous) attrister pas», préservé dans les dictionnaires persans.

«couteau», rattaché par Pennacchietti au sumérien *azu* «médecin»,⁷ malgré sa connaissance de notre étymologie égyptienne >*mšw*<; il ne surprend pas moins qu'on donne une étymologie turque à l'arabe *balašūn* «héron», malgré la bonne hypothèse copte du *Supplément aux dictionnaires arabes* de Dozy (I: 111), ou encore à *ṭabbah* «bouchon», un dialectalisme nord-africain qui ne peut avoir d'autre origine que l'espagnol et portugais **tapa**, ou en plus qu'on veuille tirer *ḡirbāl* «tamis» du lt. *cribellum*, malgré l'araméen '*arbēlā* et l'accadien *arballu(m)*,⁸ et cela n'est pas moins étrange que la connexion supposée entre *lāzaward* «lapis-lazuli» et *zulayḡ* «faïence».⁹

Parfois ces erreurs reflètent une juvénile faute d'information à propos de quelques sujets. P.e., il ne distingue pas les deux noms de mesures, arabe *mudd*,¹⁰ d'où l'espagnol **almud**, dérivé de la racine sémitique {mdd}, et arabe *mudy*, issu du latin *mōdiūs*, à travers le grec μόδιος et le syriaque *mūdyā*, et il s'est trop pressé d'accepter pour *sinkūnā* «quinquina» une étymologie du quechua, correcte pour la quinine, mais pas phonétiquement pour l'anglais **cinchona**, une simple corruption de l'espagnol **chinchona**, allusif au vice-roi du Pérou Chinchón, qui portait un nom absolument ibérique. Une confusion similaire le fait donner à *qummuṣ* «arciprêtre (copte)», du grec ἡγούμενος, l'étymologie du lt. *cōmes*, d'où le français **comte**. Souvent, ces lacunes d'information produisent

⁷ Dans son article «Sull'etimologia di arabo *mūsā*, 'rasoio'», mentionné par Rolland (p. 25, n. 25), où on décèle une certaine malaise idéologique avec une étymologie valable aussi pour le nom de Moïse, malgré les arguments offerts dans Corriente 2014: 385 et n. 212, auxquels on peut surajouter l'in vraisemblance d'un tel nom d'instrument arabe, en dépit des efforts de J. Blau pour l'expliquer, au côté de l'absence d'une étymologie sémitique convaincant pour l'hébreu *mōšēh*, la correspondance phonétique parfaite de trois langues, et le fait indéniable que les nomades sémites se procuraient en Égypte des produits et outils qu'ils ne pouvaient pas se fabriquer, comme les armes, prouvé par les emprunts arabes *sayf* «épée» et *rumh* «lance», issus de l'égyptien >*sft*< et >*mrh*<. Il faut s'étonner de cette défense du «venerato nome del Profeta Mosè», contre l'évidence des «Saintes Écritures», où il n'est jamais décrit comme un homme de paix, et qu'on oublie la légitimation de la violence et des «solutions définitives» par toutes les religions, dès qu'il s'agit de leurs intérêts, parfaitement résumée par le poète chrétien Prudence: «*Armata pugnavit fides, nam proprius cruoris prodiga, mortem morte diripuit*». Il faut avouer que la morale des dieux et ses prophètes il y a mille, deux mille ou quatre mille ans n'était pas si scrupuleuse comme au présent, au moins théoriquement: de nos jours, un déluge universel ou une dévastation sodomite-gomorrhéenne par le feu, où on tue aussi les bébés, pas nécessairement aussi un ou deux bombardements nucléaires, si l'on gagne cette guerre-là, pourraient attirer aux auteurs de ces atrocités un jugement sévère à Nümburg.

⁸ L'auteur pourrait s'avoir renseigné sur ce mot dans Corriente 2008: 311, s.v. **garbell**, une ouvrage qu'il semble utiliser parfois, p.e., pour son étymologie égyptienne de *fulān* et, peut-être, pour *turrahah* «bagatelle» (ibidem 290, s.v. **esturrufar**).

⁹ Expliqué dans Corriente 2008: 219 et 1985: 128, comme un diminutif irrégulier (*taṣḡīr al-tarḥīm*) de *muzallaḡ* «vernissé», sans aucun rapport avec *lāzaward*, dont les origines persanes et indiennes sont correctement établies par Rolland.

¹⁰ Selon W. Hinz, *Islamische Masse und Gewichte*, Leiden, Brill 1995: 65, le *mudd* canonique est égale à 1,05 litres (= 1/4 de ṣā'), pendant que le *mudy* était 76 fois plus grand, selon Dozy II: 583.

des anachronismes, p.e., dans le cas du mot arabe *ifrīz* «frise», où une hypothèse française est impossible, car l'araméen rabbinique avait déjà le mot *afrīzā* «poutre principale», issue du grec περίζωμα «ceinture», pour ne dire rien du cs. assez ancien **alefriz**, prouvant la présence du terme technique en arabe bien avant la possibilité chronologique d'un emprunt au français. Ce qui est également le cas de l'arabe *ṣaḡīr* «saphir», dont les antécédents latin et grec son connus de Rolland, mais pas les sémitiques, comme l'hébreu *sappīr*, et la documentation arabe andalouse ne laissant aucune possibilité à un emprunt tardif du français.

Dans d'autres moments, notre collègue propose ou ajoute des «hypothèses personnelles», souvent pas nécessaires, car il y a des étymologies plus acceptables que les siennes, comme dans le cas de l'éllixir, arabe *iksīr*, du grec ξηρός, l'alambic, arabe *imbīq*, du grec ἄμβιξ, arabe *uṣṭūrah* «légende», du grec ἰστορία ou, dans une incursion étymologique sur le français, lorsqu'il suggère pour «drogue» une étymologie dans l'arabe *t/ḍiryāq*, issu du grec θηριακή, ce qui est probablement trop hardi.¹¹

Pour en finir, nous ne voudrions ou pouvons pas rédiger un nouveau *ḡāsūs 'alā qāmūs* «délateur d'un dictionnaire», avec une liste exhaustive des cas où nous aurions des objections ou additions aux étymologies nouvelles suggérées par notre brave collègue, qui est vaillamment venu à tenir compagnie au petit groupe des étymologistes de la langue arabe. Bien sûr, il n'ignore pas lui-même que ce travail n'aura jamais garanties de succès que moyennant la collaboration internationale, organisée et pas sporadique, de plusieurs spécialistes pendant beaucoup des années, ce qui n'a été possible jusqu'à maintenant. En attendant des jours meilleurs, J.C. Rolland est bienvenu dans la compagnie des ceux qui veulent savoir davantage.

¹¹ Voir à ce propos Corriente 2008: 280.